

Je n'ai point parlé des turpitudes que ce roman renferme, et qui contrastent étrangement avec des tableaux où la vertu paraît ornée de tous ses charmes. Le secret de cet ouvrage nous était déjà dévoilé depuis longtemps dans la préface de *Ruy-Blas*. Le poète romancier a voulu plaire à tout le monde. Le réaliste lui pardonnera peut-être ses portraits de saints en faveur de ses caricatures avilies ; mais le philosophe, le chrétien, l'historien, le déiste lui-même ne verront dans cet ouvrage que des contradictions dans les termes, des exagérations dans les faits, des erreurs graves sur Dieu, la morale, la société, et des insultes à la religion et à la vertu.

Je n'ai pas encore fait la part du littérateur. Elle devrait être plus bienveillante, si dans l'étude du beau, il se préoccupait plus de la splendeur que de la vérité. Nous pousserons la bonne volonté aussi loin que M. Nettelement. Nous admirerons avec lui la forte situation où Valjean, placé entre sa conscience qui lui crie de se dénoncer en plein tribunal, et sa propre sécurité qui lui conseille de laisser condamner un misérable, prend généreusement le premier parti ; nous louerons encore un caractère original et neuf, quoique excessif, celui de l'agent de police Javert ; une scène touchante, celle qui ouvre le second volume, au moment où Fantine va se séparer de son enfant ; dans la seconde partie, le portrait de la petite Cosette, de ses

misères, de ses souffrances dans le cabaret des Thénardier, où elle vit "comme une pauvre petite mouche servante des araignées ;" la belle description des barricades et même celle de la bataille de Waterloo, parfaitement en dehors du sujet et qui ne s'y relie que par l'enseigne.

Mais que sont ces paillettes d'or au milieu d'un limon fangeux ! Qu'il faut de peine pour les trouver dans ces 3510 pages, où l'action est à chaque instant entravée par des épisodes disparates et démesurés. J'admire le récit de la bataille de Waterloo ; mais pourquoi y avoir consacré 140 pages ? Il y a de la vie dans la description des barricades : mais l'auteur devait-il donner à cet épisode l'incommensurable étendue de 400 pages ? Et les 100 pages sur les égouts de Paris, les 116 sur Piepus (sans compter les réflexions, les arrêts sans nombre dont est semé l'ouvrage), ne sont-elles pas de vrais défauts, déjà signalés par un homme qui avait au moins du bon sens :

Je saute vingt feuillets pour en trouver
la fin,

.Et je me sauve à peine au travers du
jardin.

Du jardin ! allons donc ! comment appeler l'espace où vivent et croupissent les Thénardier, les Tholomyès, les Fantine et les Cosette, où se suicident les Javert, où bavarde le vieux Gille normand, où les forçats sont déifiés ? Ne l'appelons pas un jardin... Au surplus, l'égout est le paradis de M. V. Hugo.